



FRAGILITE ET EXCLUSION

La force de vivre avec sa fragilité

Par Christine Lallement¹

Lorsque nous côtoyons des personnes, nous n'avons pas l'habitude de dire qu'elles sont « fragiles » ! Je crois qu'elles ne naissent pas toujours fragiles mais qu'elles le deviennent en fonction des conditions de misères qui leur tombent dessus : elles perdent alors leurs protections les unes après les autres : protection de la famille, protection de la santé, protection de l'intimité, protection de la dignité, etc.

Mais en même temps, toutes ces personnes fragilisées que nous rencontrons ont une force. Quand je vois leurs conditions de vie et en essayant de me mettre à leur place, je ne peux m'empêcher de penser qu'il leur faut une force incroyable pour vivre cette vie-là !

Continuer à se lever chaque matin, à préparer ses enfants pour leur départ à l'école, à faire des démarches pour chercher du travail. C'est un combat quotidien qui requiert une force peu commune et une expérience, un savoir faire transmis dans ce milieu !

Car ce milieu, qu'on considère souvent comme malsain ou dangereux, sait apporter ses propres solutions à ses membres.

« Il y a des initiatives, des risques pris par les plus pauvres qui sont comme un rappel à l'ordre de la société ». Par exemple, quand on est dans un HLM, il est interdit d'héberger quelqu'un.

Les familles dans la grande pauvreté ne se posent pas de question ; on ne laisse pas un chat dehors dans le froid, on ne peut pas laisser quelqu'un dehors ! Cette solidarité est reconnue à l'intérieur du milieu, bien que punie à l'extérieur...

« C'est pourtant un acte citoyen responsable qui fait respecter un droit fondamental non assuré par le reste de la société ».

Donc, en rencontrant ces personnes, on les regarde comme des personnes fragiles, avec des souffrances mais aussi avec une force, une résistance. Et cela change notre façon de les aborder ! Et leur façon de nous répondre.

Je me rappelle de ce sans abri, Guy, pour lequel avait eu lieu une réunion pour décider de sa situation : travailleurs sociaux, psychologues, tout le monde s'exprime pour dire ce qu'il peut faire. Puis on demande au volontaire d'ATD, présent à la réunion, de dire ce qu'il fait.

Ce volontaire, un peu gêné, disait qu'il allait simplement lui rendre visite toutes les semaines à Belleville.

Alors Guy, est venu à la rescousse du volontaire pour dire : « Lui, c'est mon ami ; et c'est déjà beaucoup ! »

¹ Médecin, engagée permanente à ATD Quart Monde depuis 1988. A aussi une longue expérience africaine.



Il est très important d'avoir des amis, des relations durables. Petit à petit, je pense que cela peut faire rentrer ces gens dans une spirale ascendante.

Mais il n'y a pas de magie. Pour rencontrer les gens, je dirais qu'il faut les rencontrer parce qu'ils sont des hommes comme nous. Même si les problèmes sont là, bien sûr, il faut que les échanges soient positifs, qu'ils tirent vers le haut. Xavier Emmanuelli a aussi beaucoup insisté ce matin sur la nécessité d'une régularité dans les échanges. La rencontre, il faut le dire, n'est pas toujours facile, surtout au départ, où la méfiance existe de la part de personnes souvent rejetées dans le passé ! Je crois que la persévérance et la durée sont fondamentales pour la relation. De même, je crois qu'il faut arriver dans une attitude de lâcher prise pour rejoindre la fragilité, pour éviter l'asymétrie dans la relation : ils sont petits, « sans papiers », « sans domicile fixe »..., etc et nous, nous sommes « avec » !

Un collègue d'Afrique où j'ai passé une dizaine d'années disait : « la main qui donne est toujours au dessus de celle qui reçoit »...

Pour rencontrer, il faut aller vers eux les mains vides, nous montrer aussi vulnérables, accepter de nous laisser connaître pour se découvrir mutuellement comme des hommes.

Je dois dire que rencontrer ces personnes m'a personnellement déstabilisée. Beaucoup de repères s'effondraient, je me sentais souvent à côté de la plaque pour répondre.

Joseph Wrezinski qui a créé notre mouvement disait : « on est toujours étranger en terre de misères » ! Et ce n'est pas une question de pays...

Je suis médecin et j'ai dû accepter de rencontrer des gens sans solutions : il ne suffisait plus de faire une ordonnance pour que ça aille mieux. Mes idées toutes faites ne collaient pas, voire étaient dangereuses pour les gens. J'ai réalisé que les personnes qui les fréquentaient régulièrement étaient seules en mesure de nous donner des clés pour les approcher.

Pour moi, trouver la force de continuer, cela a été le travail en équipe. Avec mon équipe de volontaires, on réfléchit, on partage nos expériences, on essaye de décoder ce que les gens ont vraiment voulu nous dire. C'est en équipe qu'on apprend à changer son regard pour comprendre l'autre, mais il faut du temps.

Un autre bon moyen, c'est d'écrire, ce que nous faisons souvent à ATD ! Après chaque rencontre, nous écrivons les mots échangés, les attitudes, nos réponses. Cela nous donne du recul pour mieux comprendre les gens et trouver des solutions mieux adaptées.

Nous sommes encore en janvier, aussi, je vous transmets une phrase de Joseph Wrezinski, tirée des vœux envoyés par les responsables de notre mouvement : « cette société nouvelle sera possible si les hommes de demain, ayant dépassé les tabous, les principes et les préjugés actuels, créent le partage à tous les niveaux avec les populations bannies à cause de la misère.

Non pas avec l'idée de les en sortir mais d'abord de partager avec elles ce qu'elles ont de plus précieux, de plus cher, de plus valable, l'homme tel qu'il est » !